

L'AXE ANALYTIQUE ANGLO-AUTRICHIEN*

Peter SIMONS
(Trinity College Dublin)

Devise I

Les barrières linguistiques sont de taille en philosophie (aussi étrange et regrettable que cela puisse être) et un penseur est déjà chanceux si l'essentiel de sa pensée les traverse. (J.N. Findlay)¹

Commentaire I

À partir du moment où la philosophie s'est exprimée en langues nationales, la barrière entre l'allemand et l'anglais s'est systématiquement amenuisée sans jamais totalement disparaître ; ce faisant, et curieusement, les principales voies empruntées en Allemagne et en Grande-Bretagne ne se sont jamais confondues. Lorsque la philosophie allemande se trouvait sous la domination de Hegel, Mill maintenait la vivacité de l'empirisme ; lorsque les anglais se tournèrent vers Hegel, les allemands découvrirent Mill.

Devise II

Plus que tous les autres philosophes du xx^{ème} siècle, Meinong et Brentano partagent à la fois les préoccupations des « réalistes » anglais et américains, et de ce que Husserl a appelé « phénoménologie ». À cet égard, ce sont des philosophes moins périphériques que ne le sont leurs continuateurs dans l'une ou l'autre des traditions. (R.M. Chisholm)²

Commentaire II

Il faut rappeler que le Husserl dont il est question ici est le Husserl des *Logische Untersuchungen* et non pas celui de la dernière phénoménologie transcendantale, qui a rompu les amarres avec le réalisme. Une fois ceci éclairci, la seconde devise ne contient rien qui soit sujet à objection. Il n'y a plus qu'à en tirer les fils.

* Article précédemment paru dans Nyíri, C., (1986), *From Bolzano to Wittgenstein. The Tradition of Austrian Philosophy*, Vienna: Hölder-Pitcher-Tempsky. Traduction assurée par Emile Thalabard et Nicolas Liabeuf.

¹ Findlay 1952, p. 13.

² Chisholm (éd.) 1960, p. 12. (Introduction de l'éditeur).

La Thèse

C'est durant une courte période et pour le moins cruciale, aux alentours de 1899-1914, que la meilleure philosophie d'Angleterre et la meilleure philosophie de l'aire germanophone en vinrent à avancer de concert ou presque, malgré la barrière linguistique. Puisque la majeure partie de cette bonne philosophie germanophone provenait ou avait un rapport très étroit avec l'Autriche, il est pertinent de parler d'un axe anglo-autrichien en philosophie. À cet époque, il n'y avait pas encore le schisme qui apparut plus tard entre la philosophie « anglo-saxonne » et la philosophie « continentale »³. En dépit du flou qu'elle comporte, l'expression « philosophie analytique » circonscrit une posture et une façon de faire de la philosophie, face aux mouvements continentaux à venir ; à cet égard, la philosophie autrichienne d'avant-guerre peut très bien se voir qualifiée d'« analytique ». Ceci suffit à justifier la présence d'un quatrième 'A' dans notre titre.

Remarques méthodologiques

Comme toutes les affirmations historiques péremptoires, la nôtre se trouvera facilement réfutée si elle n'est pas comprise pour la thèse abrégée qu'elle est. Les remarques suivantes visent à développer le caractère abrégé induit ici, et ainsi, à rendre la réfutation plus difficile.

Remarque I: Décrire, et non Expliquer

La thèse affirme que les philosophies anglaise et allemande étaient particulièrement proches l'une de l'autre ; elles étaient plus proches l'une de l'autre à cette époque que d'une quelconque tierce philosophie. Ceci sera corroboré par l'identification de similarités et d'influences doctrinales. Je ne m'essaierai pas à détailler complètement ces parallèles, ni non plus à expliquer pourquoi certaines personnes ont eu l'influence qu'elles ont eue, là, et quand elles l'ont eue. En particulier, je ne donne aucune explication (sociologique, psychologique ou autre) du surgissement d'individus surdoués, tels que Brentano ou Russell, même s'il est évident qu'une fois qu'ils sont en action, leur autorité et leur influence permettent d'expliquer d'autres événements. Pourquoi ce qu'ils ont semé s'est retrouvé en terrain fertile ? – voilà sans doute qui pourrait recevoir une explication socio-historique. Elle ne sera pas tentée ici.

³. Ceci est particulièrement évident à l'aune des divers mouvements continentaux.

Remarque II: La Philosophie Illyrienne

Le concept de philosophie autrichienne s'est fait connaître pour susciter une certaine appréhension. Pour s'en rendre compte, considérez ce que, pour une nation arbitraire, l'Illyrie, l'expression « philosophie illyrienne » peut vouloir signifier :

La philosophie...

- 1) écrite en Illyrie
- 2) publiée en Illyrie
- 3) enseignée dans les universités illyriennes
- 4) écrite en langue illyrienne
- 5) écrite et/ou enseignée par les natifs de l'Illyrie
- 6) écrite pour encenser/développer/soutenir la culture/l'État illyrien.

Dans le cas de l'Autriche, le problème est encore plus compliqué en raison de la distinction faite entre l'Autriche₁, soit l'Empire Autrichien qui deviendra plus tard l'Empire Austro-Hongrois ; l'Autriche₂, soit la partie non-hongroise de la double monarchie, aussi appelée Cisleithanie, et l'Autriche₃, enfin, qui correspond à la République Alpine dans l'une de ses deux phases d'existence. Une image en miniature de la confusion résultante s'incarne dans la figure d'Anton Marty (1847-1914) qui est, sans ambiguïté aucune, un authentique philosophe autrichien au sens où je l'entends. Marty était suisse de naissance, parlait et écrivait en allemand, avait étudié en Allemagne (ou plutôt en Bavière, alors royaume indépendant) sous la tutelle d'un autre allemand (un philosophe autrichien de Franconie, Brentano), enseigna pour la première fois à Czernowitz en Bucovine, c'est-à-dire à l'extrême Est de l'Autriche, à présent intégrée à l'Union Soviétique⁴ – Marty enseigna ensuite à Prague (alors autrichienne, ou plutôt, dans le giron du Royaume de Bohême) qui devait devenir la capitale de la Tchécoslovaquie.

Pour ceux qui trouveraient encore l'expression « philosophie autrichienne » vaguement étrange ou amusante (pensons notamment aux résidents occidentaux des anciens Empires allemand et britannique), je leur propose de faire une variation sur thème et de voir comment, en dépit des difficultés soulevées au paragraphe précédent, peu de philosophies étiquetées nationalement sont mieux à même de revendiquer leur identité en propre. Voyez plutôt :

la philosophie allemande
la philosophie prussienne

la philosophie bavaroise
la philosophie de l'Allemagne de l'Ouest
la philosophie suisse
la philosophie tchèque
la philosophie liechtensteinoise
la philosophie américaine
la philosophie nord-américaine
la philosophie canadienne
la philosophie étasunienne
la philosophie britannique
la philosophie anglaise
la philosophie écossaise
la philosophie galloise
la philosophie irlandaise

Les raisons de penser que la philosophie autrichienne est (ou plutôt, a été) quelque chose de circonscrit sont aussi importantes, voire plus importantes que celles qui permettent d'identifier une philosophie écossaise au dix-huitième siècle. D'autres auteurs ont suffisamment argumenté en ce sens, et notamment dans le présent volume⁵, tout en s'essayant à dire en quoi consiste l'unité de la philosophie autrichienne. Je vous renvoie à leurs articles pour plus d'éclaircissements.

Remarque III: Centre et Périphérie

Comme toute description ramassée visant à subsumer un certain nombre de personnes durant une période, la nôtre est condamné à être vague, et si on la comprend strictement comme étant de la forme « pour tout x, si x est un philosophe autrichien (quel qu'il soit), alors — », la plupart des choses que je dirai seront fausses. Mais par ailleurs, je veux avancer quelque chose de plus fort que des affirmations de la forme « il existe un x tel que x est un philosophe autrichien, et — ». Je crois qu'il y a des philosophes autrichiens centraux ou irréductibles comme Brentano, Meinong et Marty ; que d'autres constituent des cas plus tendancieux, comme Husserl ou Łukasiewicz, car ils se trouvent associés à d'autres épithètes nationales de façon tout aussi justifiée ; d'autres philosophes, enfin, sont atypiques, comme Riehl, en raison de leurs choix doctrinaux⁶. Je me concentrerai particulièrement sur les figures de Brentano et Meinong pour le côté autrichien, et sur celles de Moore et Russell

⁴. Czernowitz/Tchernowitz fait désormais partie de l'Ukraine (note des traducteurs).

⁵. Voir notamment dans Nyíri (1986) les articles introductifs de W. Grassl & B. Smith "A Theory of Austria", de G. Weiler "In Search of What Is Austrian in Austrian Philosophy" et de R. Haller "Zur Historiographie der österreichischen Philosophie" (note des traducteurs).

pour le côté anglais. Il est malaisé de dire qu'il s'agit là de figures périphériques.

Remarque IV: La base de données

La littérature primaire et les textes (livres, articles, lettres, notes de lecture) des protagonistes peuvent immédiatement servir à établir des convergences doctrinales. Un poids particulier peut être accordé aux passages où l'un mentionne l'autre positivement, en disant qu'il apprécie, approuve, est convaincu par, a lu avec intérêt ou remarqué le travail de son confrère. Le simple fait que deux philosophes aient été en correspondance est souvent révélateur. Les faits concernant les relations d'enseignement sont d'un apport plus douteux : ils ne nous apprennent rien au sujet de l'accord de l'étudiant avec son professeur, ils ne nous disent pas non plus si l'étudiant somnolait en cours ou écoutait avec une concentration intense. Les données utilisées ici sont extraites d'œuvres que j'ai parcourues. Je reconnais que ceci n'est pas totalement scientifique mais cette méthode a son avantage car elle se concentre sur ce que les philosophes ont dit, ce qu'ils ont voulu dire et sur leur influence.

Histoire I

Il ne fait aucun doute que Brentano soit la figure capitale du développement de la philosophie autrichienne à la fin du dix-neuvième siècle, et il est difficile de surestimer son influence, directe ou indirecte. Il est aussi cette figure capitale ayant mis en avant les idées des empiristes britanniques dans l'Autriche d'alors. Jeune philosophe, Brentano s'est rendu en Angleterre où il rencontra Herbert Spencer. Il est entré en correspondance avec John Stuart Mill pour discuter de la logique de ce dernier et l'invitation de Mill a le rejoindre à Avignon n'avorta qu'en raison de la mort de Mill qui survint alors même que Brentano était en route pour cette rencontre⁷. Bien qu'il eût toujours le plus grand respect pour Aristote, Brentano lut et admira beaucoup la philosophie britannique qu'il considérait à ses débuts comme étant immunisée au virus de l'idéalisme allemand. Sans être hédoniste, Brentano recommandait vivement qu'on accorde de l'importance au bien général lorsqu'il s'agit de décider de la justesse d'une action et, de la sorte, on peut le tenir comme ayant été un proche partisan de l'utilitarisme⁸. Sa *Psychologie vom empirischen Standpunkt* est parsemée de références aux philosophes anglais et écossais, parmi lesquels Bain, Hamilton, Hume, Lewes, Locke (qu'il estime être le « fondateur de la psychologie analytique » dans un autre de ses

⁶ Cf. Nyíri (1986), l'article de Wolfgang Röd, „Alois Riehl und der Herbartianismus in Österreich“, pp. 132–140 (note des traducteurs).

⁷ Concernant les détails biographiques, cf. la liste des ouvrages mentionnés par

écrits⁹), Maudslay, James et John Stuart Mill, Reid et Spencer. En 1895, il fustige les allemands de ne pas avoir pris la mesure de l'école écossaise du sens commun¹⁰, et plus tard, il écrira un court commentaire de Reid¹¹. À l'époque, il n'était presque pas question pour un philosophe allemand d'étudier ou de se laisser influencé par ses contemporains de l'étranger et ce, parce que les allemands étaient très nationalistes eu égard à tous les aspects de leur culture, jusqu'à considérer les influences étrangères comme préjudiciables. Il semble qu'il régnait au même moment une insularité semblable au sein de la philosophie anglaise puisque les tentatives visant à intéresser les philosophes anglais à Hegel rencontrèrent une certaine résistance culturelle. Il revient à Bradley d'avoir été l'instrument de la rupture de l'insularité anglaise¹² et l'on sait qu'il a influencé Moore et Russell dans leur jeunesse. Kraus estime que l'attitude cosmopolite de Brentano lui vient de sa célèbre famille et il le rapproche à cet égard de Lotze¹³. Il ne faut pas croire, cependant, que Brentano se soit enthousiasmé pour toute la philosophie anglaise. Dans sa fameuse théorie des quatre phases de la philosophie, la troisième, seconde phase de son déclin, est le scepticisme et celle-ci culmine avec le plus notable de ses représentants modernes, Hume¹⁴.

La philosophie de Brentano manifeste l'influence de l'empirisme dans son rejet de la métaphysique spéculative et l'accent qu'elle met sur les méthodes empiriques qu'il convient d'appliquer à l'intérieur même de la philosophie. Un aspect assez négligé du travail de Brentano est l'importance qu'il accorde à l'induction et à la probabilité qui occupent une bonne partie de ses cours de logique¹⁵. Ces derniers ne sont généralement estimés qu'en raison de leur réforme de la syllogistique traditionnelle.

Brentano a encouragé ses étudiants à se préoccuper par eux-mêmes des efforts des empiristes britanniques, et son propre intérêt pour les méthodes introspectives dérive autant de Locke que de Descartes. Un des résultats les plus notables de cet encouragement est la dissertation inaugurale de Meinong Hume-Studien I (un second volume suivra). Brentano pensait qu'il revenait à un historien (comme Meinong l'était de formation) de démêler les difficultés impliquées par les différentes éditions des œuvres de Hume mais Meinong en arriva à s'intéresser aux théories en elles-mêmes, sans jamais se sentir

Kraus et Stumpf.

⁸. Brentano 1969, pp. 32 et seq.

⁹. Brentano 1968, p. 151.

¹⁰. Brentano 1968, p. 20.

¹¹. Brentano 1975 (écrit en 1916).

¹². La préface des Principes de la Logique de Bradley de 1883 maugrée contre l'insularité britannique.

l'étoffe d'un historien de la philosophie¹⁶. Lors de la décennie 1870, Meinong donna des comptes rendus du journal *Mind* aux lecteurs germanophones. Meinong fut de bien des façons le plus « british » des étudiants de Brentano et, à la différence de Husserl, il ne se détourna jamais de cette tradition pour embrasser celle des allemands transcendants. Malgré la distance considérable qui le sépare des conclusions empiristes, il se décrira lui-même comme un penseur empirique sans être empiriste¹⁷. À l'instar de Brentano, et encore une fois à la différence du dernier Husserl, Meinong a conservé une forte aversion pour Kant et Hegel. Il déplora la tendance à donner à la philosophie un appareil kantien pour des raisons cosmétiques¹⁸. Et comme Brentano, il était critique des empiristes considérant que leur ignorance de l'intentionnalité constituait une erreur cardinale de leur psychologie.

L'opinion de Brentano à propos de la philosophie de Hegel peut être recueillie dans un passage de ses cours sur les quatre phases de la philosophie, délivrés en 1895 :

Alors qu'elle était généralement prisée comme étant le plus grand achèvement de la puissance de la recherche humaine il y a de cela quelques décennies, elle est désormais condamnée dans l'ensemble comme la plus extrême dégénérescence de la pensée humaine. C'est un bon signe¹⁹.

Ce qu'il importe de remarquer à propos de ce passage n'est pas sa sévérité mais la formulation de Brentano indiquant que Hegel s'est retrouvé majoritairement dédaigné dans le monde philosophique germanophone. À ce moment exact, l'anglo-hégélianisme avait atteint son zénith, ce qui nous montre qu'anglais et allemands se trouvaient encore une fois en décalage d'une génération. Lorsque l'intermède de l'axe anglo-autrichien se produisit, ce ne fut pas parce que ce fossé de génération se combla mais parce que les jeunes anglais de la génération suivante en vinrent eux-mêmes à se rebeller contre un phénomène, l'idéalisme allemand, déjà combattu par les autrichiens d'une génération leurs aînés, sinon plus anciens. Cependant, cette fois, les acteurs principaux des deux camps vivaient au moment exact où ils se battaient (par écrits interposés) les uns contre les autres, chose rare auparavant et qui était condamnée à le devenir encore plus – en raison des deux guerres mondiales.

L'histoire des révoltes de Moore et de Russell contre les idéalismes de Bradley et de McTaggart est assez connue pour que je ne prenne pas la peine de les rappeler. Peu après cette conversion (qui

13. Kraus 1919, p. 8.

14. Brentano 1968, p. 19.

15. Brentano 1956, pp. 241 et seq.

16. Voir Meinong 1921, p. 96 (1978, p. 8).

fut entraînée par des difficultés internes – à l’instar de l’insatisfaction de Moore face à l’idéalisme – et non par des influences extérieures), nous constatons que Moore et Russell, de concert, se prennent soudainement d’un vif intérêt pour les travaux de Brentano et de Meinong. La rencontre de Brentano par Moore s’incarne dans sa recension lumineuse et critique de la traduction anglaise de *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis* que Moore désigne comme « la meilleure analyse qu’il lui ait été donnée de lire des principes les plus fondamentaux de l’éthique »²⁰. Moore a intégré un bon nombre des principes brentaniens aux *Principia Ethica*, comme l’idée selon laquelle les seules choses douées d’une valeur intrinsèque sont les états mentaux, et, avec Sidgwick, il mentionne Brentano comme l’éthicien dont il a le plus appris. Stout, l’éditeur de *Mind*, était si angoissé à l’idée de trouver un recenseur d’une stature suffisante pour les *Principia Ethica* qu’il a même songé à Brentano et à Meinong pour accomplir une telle tâche²¹. D’ailleurs, Stout a été le premier philosophe anglais d’envergure à remarquer Brentano et, alors qu’il écrivait son *Analytic Psychology*, œuvre qui doit beaucoup à Brentano, Moore et Russell étaient ses élèves²².

C’est encore par l’intermédiaire de Stout que Russell en vint à lire Meinong. Durant les années 1890, Meinong s’est principalement fait connaître dans le monde philosophique germanophone pour son travail sur la théorie de la valeur et ce travail a été suivi avec intérêt par le philosophe anglais J.S. Mackenzie ; ce dernier a agité la Grande-Bretagne pour le compte de Meinong en entreprenant notamment des traductions anglaises de ses œuvres et en incitant Stout, en tant qu’éditeur de *Mind*, à faire en sorte que l’œuvre de Meinong soit recensée en anglais par des personnes de qualité. C’est ainsi que Stout demanda à Russell de recenser le livre de Meinong sur la loi de Weber, ouvrage qui se concentre pour la plus grande partie sur la théorie de la mesure. La recension de Russell parut dans *Mind* en 1899 et fut dans l’ensemble positive. Russell mentionne ce livre à plusieurs reprises dans *Les Principes des Mathématiques* de 1903, toujours de façon positive. Après la recension de Russell de 1899, Meinong écrivit à Mackenzie pour le remercier de son concours et lui demander de contacter Russell pour quelques éclaircissements concernant une remarque de la recension à propos de la géométrie non-euclidienne. On ne sait pas si Russell a répondu mais Mackenzie a dû lui faire parvenir la lettre de Meinong puisque l’originale fait désormais partie des archives B. Russell de la McMaster University. Quoi qu’il en soit, il est évident que Russell approuvait la façon dont Meinong philosophait car il l’étudia avec un certain soin pour produire son analyse tripartite, “Meinong’s Theory of Complexes and

¹⁷ Meinong 1921, p. 92 [1978, p. 4].

¹⁸ Meinong 1921, p. 145 [1978, p. 57].

¹⁹ Brentano 1968, p. 23.

Assumptions", dans laquelle Russell pose sa propre philosophie du temps (1904) en vis-à-vis de Meinong ; dans son esprit, ils étaient si proches l'un de l'autre que cela pouvait être accompli sans difficulté. Certains points de contact qu'il identifie ne sont pas toujours exacts : les Objectifs de Meinong ne contiennent pas leurs sujets comme des parties littérales, à la différence des propositions de Moore et de Russell. En règle générale cependant, et notamment dans la plus longue et la plus admirative de ses sept recensions de Meinong, Russell fait montre de la plus grande justesse de vue. C'est également dans cet écrit que culmine son estime :

Je souhaite souligner la méthode admirable qu'emploie Meinong dans ses recherches, et à laquelle aucun épitomé ne saurait rendre justice. Bien que l'empirisme ne semble pas tenable sur le plan philosophique, il existe une manière empirique d'enquêter qui se devrait d'être appliquée en toute matière. Elle se présente dans sa forme parfaite dans les œuvres que nous considérons. Une collecte brute de données, issues de l'examen, précède toute théorisation ; lorsqu'une théorie est proposée, se manifeste la plus grande habileté dans la sélection des faits favorables ou défavorables, et dans l'obtention de toutes les conséquences pertinentes des faits présentés. Ainsi, une rare alchimie se fait jour entre la précision dans l'inférence et la compétence dans l'observation. (...) Peu importe ce qu'il pourrait advenir in fine de la valeur de chaque assertion meinongienne, la valeur de sa méthode est indubitablement très élevée. Pour cette raison, entre autre possible, il mérite d'être étudié attentivement²³.

On peut douter que Meinong ait pu décrire lui-même, de meilleure manière, sa méthode. La mention de la collecte de données précédant la théorisation fait ressortir une similarité à la première forme de phénoménologie. Meinong a réagi à l'analyse de Russell avec satisfaction et lui a envoyé peu après les épreuves de ses œuvres les plus importantes. Après s'être tout d'abord accordé avec Meinong pour dire que leurs divergences étaient insignifiantes et qu'ils s'accordaient sur le principal, Russell reconnut bientôt le problème des objets non-existants comme une pomme de discorde. Le tournant de leur relation se produisit avec la construction par Russell de la théorie des descriptions en 1905. Dans « De la dénotation », Russell présente son nouvel instrument comme un rasoir à double tranchant, aiguisé contre la théorie frégéenne du sens et de la référence et contre la théorie meinongienne des objets non-existants. Dans les faits, chacune de ces théories avait un compagnon. Dans le cas de la théorie frégéenne, il s'agissait de la propre théorie russellienne de la dénotation issue des

²⁰. Moore 1903, p. 115 (1976, p. 176).

Principes des Mathématiques. Que les deux théories fussent assez semblables pour être balayées ensemble par les critiques de Russell, nous ne pouvons en décider ici. Le compagnon de Meinong était le logicien écossais Hugh MacColl qui a développé une théorie des non-existants à des fins regardant la logique. Les arguments de Russell furent les plus puissants auxquels Meinong eu à faire face et ils furent certainement à l'origine de sa perte de vitesse à cette époque. Pour autant, le recul du temps ne nous permet plus de déclarer la victoire de Russell avec certitude. Les enjeux réels de cette controverse étaient assez compliqués et je renvoie le lecteur intéressé aux détails à ce que j'ai écrit autre part²⁴.

Les critiques de Russell eurent pour effet de galvaniser Meinong dans le développement et la défense de ses propres théories au lieu de les abandonner. Il se peut que Russell ait vu dans les objets impossibles meinongiens un moyen d'échapper aux paradoxes mais si tel fût le cas, il dut certainement en être déçu puisque les objets impossibles de Meinong sont uniquement contradictoires, sans être paradoxaux. Ce ne sera que plus tard que Meinong en viendra à ces derniers, lorsque Mally attirera son attention sur eux. La propre théorie meinongienne des objets déficients est assez insatisfaisante, quoique non sans intérêt²⁵.

Une des facettes de la relation entre Russell et Meinong mérite une grande attention : il s'agit de leur attitude respective à l'égard de la modalité. Il est de notoriété publique que Russell considérait la modalité comme une propriété attachée aux fonctions propositionnelles, et non aux propositions ; parler en termes de nécessité et de possibilité est superflu quand les quantificateurs universel et existentiel en offrent l'un et l'autre une formulation plus honnête. En désaccord profond avec l'approche, populaire à l'heure actuelle, des mondes possibles, la théorie meinongienne de la modalité est très peu connue et elle gagnerait à l'être. Meinong pensait que la modalité trouvait son socle dans les propositions concernant les objets incomplets et qu'en ce sens, de telles propositions n'étaient ni vraies, ni fausses. Évidemment, Russell aurait refusé de tels objets incomplets. En dépit de cette différence entre eux, Russell écrivit quelque part dans ses lettres à Meinong : « J'ai lu avec attention ce que vous avez écrit à propos du concept de nécessité et je crois que la différence d'opinion qui nous sépare n'est pas si importante qu'il n'y paraît à première vue »²⁶. Sans le faire ici, je crois qu'on peut montrer que Russell a raison d'affirmer cela même si, ni lui, ni Meinong n'a poursuivi dans cette direction.

Encore récemment, on a pu croire que Russell avait plus ou moins abandonné l'intérêt qu'il portait à Meinong vers 1907 ; dans ses

²¹ Voir Levy 1979, p. 235.

²² Voir Passmore 1966, p. 200.

²³ Russell 1904, p. 205 (1973, pp. 22 et seq.).

publications ultérieures, il est certain qu'il ne s'attarde plus sur Meinong : les présentations qu'il en donne sont plus expéditives, inexactes et sommairement négatives. Néanmoins, la publication récente de son livre inachevé *La Théorie de la Connaissance*, de 1913, démontre qu'il s'agit d'une idée erronée car nous y voyons très fréquemment Russell revenir aux thèses de Meinong qu'il discute avec rigueur²⁷.

L'intérêt que Moore et Russell ont porté à Brentano et Meinong n'était pas atypique pour les philosophes de Cambridge de l'époque. Comme nous l'avons vu, ils ont très bien pu prendre connaissance de Brentano par l'intermédiaire de leur professeur Stout. Un autre de leurs professeurs, James Ward, qui sera plus tard le premier tenant de la chaire qu'occuperont successivement Moore et Wittgenstein, a étudié à Göttingen sous la direction de Lotze pour lequel il eut un respect considérable et Moore rapporte que Ward le chargea de lire Lotze et de le travailler²⁸. De même, Russell montre plus qu'une connaissance passive du travail de Lotze. Ce ne serait pas trop dire que ce dernier fut l'un des philosophes allemands les plus influents en Angleterre en cette fin de dix-neuvième siècle. Il est révélateur que des figures comme Frege, Brentano, Stumpf, Windelband et Bradley furent toutes influencées, plus ou moins directement, soit par l'enseignement de Lotze, soit par son œuvre publiée. Curieusement, si chacun ou presque trouvait son lot de raisons pour être en désaccord avec son travail, et qu'aucun ne se serait déclaré lotzéen, il apparaît continuellement comme une éminence grise²⁹, à l'arrière-plan de nombreuses avancées significatives de la fin du dix-neuvième siècle. Il est ainsi une sorte de figure baptismale pour le développement du réalisme logique, et par voie de conséquence, pour l'ensemble de la philosophie analytique. Cette influence discrète mérite un examen plus minutieux³⁰.

L'influence des philosophes de Cambridge fut assez restreinte avant que n'interviennent Moore et Russell et c'est en raison de leur travail de promotion que la philosophie autrichienne moderne élargit son public anglophone. Findlay rapporte que d'autres cambridgiens tels que Broad, Laird, Dawes Hicks ont également étudié Meinong en profondeur³¹, et il ne fait aucun doute que d'autres ont profité pleinement des recensions faites par Russell. Un peu plus tard, en 1912, nous observons les Nouveaux Réalistes Américains Holt, Perry, Marvin, Pitkin, Spaulding et Montague citer Meinong d'une traite, en

24. Simons 1986.

25. Voir *Meinong* 1917, §2.

26. *Meinong* 1965, p. 153.

27. Voir l'index de Russell 1984 pour les thèmes abordés.

28. Moore 1942, p. 17.

compagnie de Moore et Russell, et se référant à eux comme à leurs « grands-frères d'outre-mer »³². (Il semble qu'en ces temps, les américains aient eu moins d'assurance philosophique.)

Une question historique excitante consiste à savoir si Meinong influence Wittgenstein. Findlay parle de résonances meinongiennes transmises à Wittgenstein par l'intermédiaire de Moore et de Russell³³, et il est indéniable, qu'en dépit de styles philosophiques et littéraires différents, il y a une similarité dans les thèmes abordés et les intérêts respectifs. On ne sait pas et on ne saura sans doute jamais si Wittgenstein a lu les écrits de Russell sur Meinong ou s'il a lu Meinong dans le texte.

Nous pouvons tracer avec une certaine précision l'éloignement pris par Russell à l'égard de Meinong mais une source, au moins, permet d'affirmer qu'il a aussi pris Brentano au sérieux. Dans l'*Histoire de Mes Idées Philosophiques*, il décrit comment il a soutenu la thèse brentanienne d'une distinction entre le contenu et l'objet des actes mentaux, et ce, jusqu'aux alentours de 1918, avant d'estimer cette distinction comme non nécessaire³⁴. Il nous faut traiter ce compte rendu avec scepticisme pour deux raisons. Premièrement, la distinction contenu/objet est plus étroitement associée à Meinong (qui reprend la terminologie, mais non la distinction, de Twardowski) qu'elle ne l'est à Brentano. Deuxièmement, la mémoire de Russell lui fait défaut puisque la *Théorie de la Connaissance*, écrite cinq ans auparavant, nous montre brièvement Russell en train de discuter cette distinction tout en l'associant à Meinong³⁵.

Lorsque l'on pense au Russell de 1918, il convient de rappeler qu'il se trouvait en prison à Brixton et qu'il avait entre les mains les *Logische Untersuchungen* de Husserl. Qu'il ait souhaité lire quelque chose de long et d'étoffé n'est pas aussi surprenant que le fait qu'il lui ait fallu dix-huit ans pour enfin trouver le temps de lire Husserl dont la première philosophie aurait exercé un attrait certain sur le jeune Russell non moins que celle Meinong. En 1918, Russell n'était plus à même d'entrer dans l'œuvre de Husserl : il ne fait même pas mention de sa lecture dans son ouvrage *Histoire de Mes Idées Philosophiques*. Pourquoi Russell n'en est-il pas venu plus tôt à Husserl ? S'il s'y était adonné, Husserl aurait pu bénéficier de l'éclairage russellien au même titre que Meinong, et être perçu, en Grande-Bretagne et en Amérique, comme un réaliste logique.

²⁹ En français dans le texte (note des traducteurs).

³⁰ Sluga 1980 soutient que Lotze a eu une grande influence sur Frege. Qu'il y ait eu une connexion aussi intense reste à être élucidé.

³¹ Findlay 1952, p. 17 et 1963, p. xii.

Avant de progresser dans le temps, il est important de faire une pause afin de résumer les parallèles doctrinaux et méthodologiques entre Brentano et Meinong, et Moore et Russell, tout en notant leurs divergences.

Doctrines et Méthodes

Il est facile d'établir une liste des parallèles :

- (1) Le réalisme, peut-être mieux désigné comme anti-idéalisme.
- (2) Une méthode d'enquête empirique plutôt que spéculative.
- (3) Le respect - et dans une certaine mesure l'imitation - des méthodes et de la testabilité intersubjective des résultats des sciences naturelles.
- (4) L'accent mis sur les vertus de la clarté, qui rend plus facile la détection des erreurs.
- (5) Le respect pour les affirmations du sens commun pré-théorique.
- (6) L'usage copieux d'exemples, plutôt que la confiance en les seuls arguments abstraits³⁶.

Les différences ne sont peut-être pas aussi immédiatement apparentes. J'en fais d'abord la liste, avant de les commenter.

- (A) Opinion basse (Russell) contre opinion haute (Brentano) d'Aristote et de la philosophie scolastique.
- (B) Opinion basse (Brentano) contre opinion haute (Russell) de la logique mathématique.
- (C) Intérêt faible (Autrichiens) contre intérêt élevé (Russell) pour les résultats contemporains des sciences naturelles, spécialement pour la physique.

Pour (A), Meinong n'apparaît pas en raison de son manque d'intérêt pour l'histoire. En (B), Meinong montre principalement un intérêt passif pour la logique mathématique, qui était de la responsabilité de Mally au sein de la Grazer Schule. Mais l'opinion négative de Brentano à propos de la logique mathématisante est due à son ignorance et à ses connaissances datées³⁷. En (B) et (C), Moore n'apparaît pas parce que lui-même ne se sentait pas capable de

³². Findlay 1952, p. 17 et 1963, p. xii.

³³. Findlay 1963, p. xii.

prendre publiquement position. La convergence de Moore avec Brentano à propos de l'éthique a déjà été signalée. Il est remarquable que des mouvements analytiques plus tardifs, notamment le Cercle de Vienne en Autriche, et l'école de Lwów-Varsovie en Pologne, ont eu tendance à prendre le parti anglais sur ces différences. Le fait est que lorsque l'axe existait, il n'y avait personne en Autriche (exclusion faite de la Pologne) capable d'égaliser les prouesses mathématiques et la polymathie de Russell. La situation était différente après la guerre.

Histoire II

Findlay décrit une seconde vague d'intérêt pour la philosophie autrichienne atteignant Oxford entre la fin des années 1920 et le début des années 1930³⁸. Ceci est en partie dû au fait que les plus jeunes oxfordiens ont découvert Cambridge et ses intérêts. Plus particulièrement impliqués dans cet intérêt, Findlay lui-même, Gilbert Ryle et William Kneale. Findlay entreprit un doctorat sous la direction de Mally à Graz, et sa thèse sur Meinong devint son livre sur Meinong. Ryle et Kneale voyagèrent en Allemagne, et séjournèrent un temps à Fribourg, pour étudier avec Heidegger. Ryle s'intéressa particulièrement à la phénoménologie et fit une recension clairvoyante de *Sein und Zeit*, mettant en évidence comment il s'écartait des chemins husserliens, pour en fréquenter de plus sombres. Ryle donna aussi des cours peu fréquentés à Oxford, sur Bolzano, Brentano, Meinong et Husserl. Bien que lui-même ait des positions très différentes, et adopte un style philosophique nettement différent, l'influence autrichienne de Ryle se manifeste dans ses centres d'intérêt, en premier lieu dans *The Concept of Mind*.

Où Wittgenstein s'insère-t-il dans ce tableau ? Nulle part, comme d'habitude. Bien qu'autrichien, il ne reçut pas son éducation philosophique en Autriche : aussi, sa connexion avec l'école brentanienne est-elle, au mieux, ténue. Pour l'avant-guerre, Wittgenstein a sa place aux côtés de Russell, Moore et Frege ; tandis que pour l'après-guerre, l'influence énorme du *Tractatus* à Cambridge ou à Vienne, et son influence personnelle sur des figures telles que Schlick et Ramsey sont plus importantes que toute connexion avec la philosophie autrichienne elle-même. Tandis que Neurath, avec son sens aigu de l'histoire, comptait Brentano et son école parmi les précurseurs du Cercle de Vienne, cette influence fut passée sous silence. Il y eut bien sûr une arrière-garde belliqueuse de Brentano, en la personne d'Oskar Kraus, à qui se mesurer - mais ses attaques à l'encontre du positivisme et de la relativité, entre autres, sombrent trop souvent dans l'histrionisme. Le Cercle de Vienne voyait en Russell et Wittgenstein ses mentors directs, plutôt que les autrichiens, et deux des pièces rapportées d'Allemagne du Nord, Schlick et Carnap,

³⁴ Russell 1959, p. 100.

importèrent leur intérêt pour Kant à Vienne, intérêt inexistant du temps de Brentano.

Tandis que la philosophie analytique prenait son essor dans le monde anglophone après la Première Guerre Mondiale, et que, dans la même direction, naissaient des mouvements isolés plus nombreux à Vienne, Berlin et en Pologne, il est juste de dire que la tradition de Brentano s'éteignit avec cette même guerre. Ceci était tout simplement dû au fait que les deux premières générations avaient perdu la plupart de leurs membres. Brentano est mort en 1917, Marty en 1914, Meinong en 1920. Husserl s'était entretemps rallié, à sa façon, à l'idéalisme allemand. De ses étudiants les plus doués, Reinach avait été tué à la guerre, Daubert s'était consacré à l'agriculture, et seul Ingarden avait prolongé la tradition en Pologne. Kraus et Kastil, les étudiants de Marty, furent occupés par les Nachlässe de Marty, puis ceux de Brentano, et ne produisirent rien de nouveau. Des élèves de Meinong, Witasek mourut en 1915, Benussi partit en Italie où il fonda la psychologie expérimentale, Mally resta à Graz et devint le successeur de Meinong, mais se détourna de la théorie des objets avant les années 1930, pour se consacrer à une Ganzheitsphilosophie plus douteuse. À l'exception de la Pologne, au sujet de laquelle je reviens plus bas, la troisième génération manquait du talent et de l'impulsion innovatrice des première et seconde générations.

Il est ainsi inapproprié de parler d'un axe anglo-autrichien en philosophie analytique après la Première Guerre Mondiale - bien qu'il fût influent par la suite. Une connexion d'un autre type a persisté à travers Wittgenstein et le Cercle de Vienne. C'est une bizarrerie de cette époque que Rush Rhees - qui devait devenir l'un des exécuteurs testamentaires de Wittgenstein - ait été, au début des années 1930, un brentanien convaincu et ait rendu visite à Kastil à Innsbruck. Peu après son retour à Cambridge, il fut lui aussi envoûté par Wittgenstein³⁹.

La « Polish Connection »

L'essor impressionnant de la philosophie et de la logique polonaises entre les deux guerres a ses racines aux deux extrémités de l'axe anglo-autrichien, et mêle des aspects des deux avec un touche toute personnelle. La place de Brentano dans la philosophie autrichienne, c'est son disciple d'autrefois Twardowski qui l'occupe dans la philosophie polonaise⁴⁰. Twardowski n'était en aucun cas un aussi grand philosophe que Brentano, mais c'était un très bon

³⁵. Russell 1984, pp. 41 et seq.

³⁶. Voir la contribution de Kevin Mulligan "Exactness, Description and Variation: How Austrian Philosophy was Done" dans Nyíri (1986), pp. 86-97.

³⁷. Voir Brentano 1971, pp. 172-179 (1973, pp. 301-306).

³⁸. Findlay 1952, p. 16, 1963, p. xii.

philosophe et un excellent professeur. Avant et après la première guerre, Twardowski enseigne à Lwów (Lemberg), d'abord en Autriche, puis en Pologne, et maintenant en Union Soviétique. Parmi les disciples de Twardowski figurent Łukasiewicz, Leśniewski et Adjukiewicz. En même temps qu'il était à Lwów, Leśniewski était fasciné par la philosophie du langage de Marty, et dans une moindre mesure par celle de Husserl. L'accent mis sur l'économie ontologique par Leśniewski et son ami et collègue Kotarbiński ont leurs parallèles chez le Brentano tardif ainsi que chez Quine et Goodman quelques temps plus tard. Łukasiewicz est une figure intéressante pour plus d'une raison. Il assista au séminaire de Meinong à Graz, au cours d'un semestre de recherche à l'été 1909 : il y parla de son travail sur les fondements des probabilités⁴¹. À ce moment précis, Meinong et Mally travaillaient aussi sur les probabilités, et la question de leurs influences réciproques est encore en suspens. L'attitude ouverte vis-à-vis des lois de la logique alors en vigueur à Graz a pu constituer un attrait pour Łukasiewicz, et c'est une autre question intrigante que de déterminer à quel point les propositions modales de Meinong sur la possibilité (qui portent en fait sur ce que nous devrions appeler probabilité objective), furent non seulement à l'arrière-plan de la monographie de Łukasiewicz sur les probabilités, en 1913, mais contribuèrent également au développement, à l'horizon 1920 de la logique trivalente. C'est là une question que j'entends traiter ailleurs. Mais Łukasiewicz est particulièrement remarquable pour la façon dont il a combiné l'intérêt et la compétence mathématiques d'un Russell, la profondeur systématique d'un Meinong, et la conscience et la connaissance historiques d'un Brentano. L'espèce caractéristique de philosophie analytique en provenance alors de Pologne est un rejeton à la fois des façons anglaise et autrichienne de faire de la philosophie avant-guerre, et exhibe son ascendance.

RÉFÉRENCES

- Brentano, F.: — 1899, *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, Leipzig.
Traductions anglaises: (A) *The Origin of the Knowledge of Right and Wrong*, par C. Hague, London, 1902; (B) *The Origin of Our Knowledge of Right and Wrong*, par R. M. Chisholm & E. Schneewind, London, 1969.
— 1956, *Die Lehre vom richtigen Urteil*, Bern.
— 1968, *Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand*, 2d éd, Hamburg.

⁴¹ Le résultat en fut Łukasiewicz 1913.

- 1971, *Psychologie vom empirischen Standpunkt II*, 2d éd, Hamburg.
- 1973, *Psychology from an Empirical Standpoint*, London.
- 1975, „Was an Reid zu loben“, *Grazer Philosophische Studien* 1, 1–18.
- Chisholm, R. M.: — 1960, *Realism and the Background of Phenomenology*, Glencoe, réimprimé dans *Atascadero* (1982).
- Findlay, J.N.: — 1952 “The Influence of Meinong in Anglo-Saxon Countries”, dans *Meinong-Gedenkschrift*, Graz, pp. 9–19.
- 1963, *Meinong's Theory of Objects and Values*, 2d éd., Oxford.
- Kraus, O.: — 1919, *Franz Brentano. Zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre. Mit Beiträgen von Carl Stumpf und Edmund Husserl*, Munich.
- 1976, “Biographical Sketch of Franz Brentano”, dans McAlister (éd.), 1976, pp. 1–9.
- Levy, P.: — 1979, *Moore. G. E. Moore and the Cambridge Apostles*, New York.
- Łukasiewicz, J.: — 1913, *Die logischen Grundlagen der Wahrscheinlichkeitsrechnung*, Kraków. Traduction anglaise: “Logical Foundations of Probability Theory” dans Jan Łukasiewicz. *Selected Works*, Amsterdam, 1970, pp. 16–63.
- McAlister, L. L. (éd.): — 1976, *The Philosophy of Brentano*, London.
- Meinong, A.: — 1917, *Über emotionale Präsentation. Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaft in Wien/Phil.-hist. Kl.*, réimprimé dans *Alexius Meinong Gesamtausgabe Vol. 3*, Graz, 1968, pp. 283–468.
- 1921, „A. Meinong (Selbstdarstellung)“, R. Schmidt (éd.), *Die deutsche Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellung*, Leipzig, réimprimé dans *Alexius Meinong Gesamtausgabe Vol. 7*, Graz, 1978, pp. 1–63.
- 1965, *Philosophenbriefe. Aus der wissenschaftlichen Korrespondenz von Alexius Meinong*, R. Kindiger (éd.), Graz.
- Moore, G. E.: — 1903, “Review of Franz Brentano’s *The Origin of the Knowledge of Right and Wrong*”, *International Journal of Ethics*, 14, pp. 113–23, réimprimé dans McAlister (éd.) 1976, pp. 176–81.
- 1942, “An Autobiography”, dans P. A. Schlipp (éd.), *The Philosophy of G. E. Moore*, La Salle, pp. 1–40.
- Passmore, J.: — 1966, *A Hundred Years of Philosophy*, 2d éd., London.

- Russell, B.: — 1904, "Meinong's Theory of Complexes and Assumptions", *Mind* n. s. 13, pp. 204–219, 336–54, 509–524, réimprimés dans *Essays in Analysis*, London, 1973, pp. 21–76.
— 1959, *My Philosophical Development*, London.
— 1984, *Theory of Knowledge, The 1913 Manuscript*, E. R. Eames & K. Blackwell (éd.), *The Collected Papers of Bertrand Russell*, Vol. 7, London.
- Simons, P.: — 1988, „Über das, was es nicht gibt: Die Meinong-Russell Kontroverse“, *Zeitschrift für Semiotik*, 10, pp. 399–426.
Traduction anglaise: "On what there isn't: the Meinong-Russell dispute", paru dans *Philosophy and logic in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 1992, pp. 159–191.
- Skolimowski, H.: — 1967, *Polish Analytical Philosophy*, London.
- Sluga, H.: — 1980, *Gottlob Frege*, London.
- Stumpf, C.: — 1919, „Erinnerungen an Franz Brentano“, paru dans Kraus 1919, pp. 87–149. Traduction anglaise: "Reminiscences of Franz Brentano", in McAlister (éd.) 1976, pp. 10–46.